

TEMOIGNAGE sur Mgr VITAL

*pendant la veillée des funérailles
à la cathédrale de Bouaké
le 25 octobre 2006*
par le père Michel Carteron

Chers amis,

Pour parler de choses récentes, on peut faire appel à un jeune. Pour parler de choses anciennes, il vaut mieux faire appel à un ancien. C'est pourquoi je suis devant vous ce soir. Je ne suis pas un journaliste ou un historien, pour rappeler avec ordre et exactitude la vie de Mgr Vital;

Je ne suis pas un griot, pour faire les louanges du défunt. Je veux être seulement un témoin, dire quelques mots de ce que Monseigneur Vital a été pour nous, de ce que nous avons vécu ensemble.

Nous sommes contemporains. Mgr Vital est né en 1938, et moi en 1937, un an plus tôt. Nous sommes conscrits: selon la tradition baoulé, nous sommes *tukpè* : je pourrai donc me permettre de lui faire quelques reproches sans que cela porte à conséquence.

La première fois que j'ai rencontré Vital, c'était en octobre 1960. Nous étions tous deux étudiants à Rome. Il était au Séminaire de la Propagande, et je venais d'arriver au Séminaire français. Un camarade de séminaire, apprenant que j'étais des Missions Africaines, et que je me destinais donc à partir en Côte d'Ivoire ou au Dahomey, a promis de me faire connaître un séminariste ivoirien, Vital, originaire de Bouaké. Bouaké, je connaissais. L'évêque de Bouaké, Mgr André Duirat, avait été sacré à Lyon le 8 décembre 1956, à l'occasion du Centenaire de la Société des Missions Africaines. J'étais alors à Lyon, en première année de Grand Séminaire, et bien sûr j'étais à Fourvière pour le sacre. Mes parents étaient venus aussi, car mon père était un camarade de collège de Mgr Duirat : ils avaient "fréquenté" ensemble dans les années 20 à Lyon, et à la sortie de la basilique ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre, surpris et heureux de se retrouver. Voilà pourquoi le nom de Bouaké ne m'était pas inconnu.

Peu après, ce camarade m'a présenté le jeune Vital : un beau garçon, très élégant dans sa soutane noire à boutons rouges. Chacun ayant ses occupations, nous ne nous sommes pas revus souvent.

Chacun a suivi sa route. J'ai été ordonné prêtre en 62, Vital en 64, et nous nous sommes retrouvés quelques années plus tard au diocèse de Bouaké. Il était vicaire à Mbahiakro et moi à Bocanda. Nous nous rencontrons brièvement à l'occasion des réunions de secteur.

A Mbahiakro, je ne sais pas si Vital a beaucoup appris en pastorale. Le curé était le père Maurice Pavageau, un homme sérieux, austère. Par contre il s'est initié à la chasse sous la conduite de l'autre vicaire, le père Michel Deniaud, grand amateur de nature, de chasse et de pêche.

Mgr ne se vantait pas de son amour de la chasse, mais un jour, quelques années plus tard, je l'ai surpris "en flagrant délit". Un soir, rentrant de Bouaké en voiture, j'approchais de Mbahiakro. Au moment d'entrer dans un village, je vois une silhouette de gendarme au bord de la route. Immédiatement, je ralentis. Quand je vois des gendarmes, je me rappelle toujours le proverbe baoulé : *sè è ton wo wla i aliè, man i bô trô son*, ce qui se traduit : *si tu prépares le repas pour ta rivale, que la sauce soit abondante*. Sinon, comme elle est palabreuse par définition, elle te cherchera querelle. J'en viens au gendarme. Il vaut mieux faire plus que la stricte observation de la loi, pour qu'il n'ait pas de raison de te réprimander. Normalement, tu dois

traverser le village à 55 à l'heure. D'ordinaire, tu passes à 70 ou 80. Si tu vois un gendarme, passe non pas à 55 mais à 45 ou 40 : le gendarme ne pourra pas t'accuser d'excès de vitesse. En vertu de ce principe, je traversais le village très lentement, et en arrivant à la hauteur du gendarme, je crois reconnaître le visage de Monseigneur Vital. Je m'arrête. Effectivement, c'est bien lui, en tenue camouflée complète, avec casquette, mais avec en plus l'anneau épiscopal qui brille à son doigt dans les dernières lueurs du soleil couchant. Je descends, je le salue et lui demande respectueusement ce qu'il fait là dans cette tenue. Il me dit être venu au village acheter des ignames pour sa mère. Il n'a pas tout dit : vu le fusil qui pendait à son épaule, il était certainement venu chercher aussi la viande pour la sauce.

J'en profite pour dire que Mgr Vital était généralement un homme simple. Quand il invitait chez lui, il était charmant, cordial. Dans les repas après les cérémonies ou les rencontres de prêtres il était fraternel, passant de l'un à l'autre, son verre à la main. Mais dans son bureau il était souvent distant. Si on le voyait près de son bureau marchant lentement, lisant une lettre en se balançant légèrement, on pouvait y aller, il était dans un bon jour. Mais s'il marchait vite avec l'air préoccupé, mieux valait renoncer à le voir.

Il aimait la vie simple du village. A Bocanda, pour les confirmations, au début, il venait trois jours, dont deux jours en brousse dans un village. Il jouait le jeu avec joie. Le soir, il discutait avec les vieux et les veilles autour de la lampe à pétrole et du canari de bangui. Le matin de bonne heure, la femme de son hôte allait le réveiller : *B'a bu wo nziüé, kô unzi ! on a préparé ton eau, va te laver!* Lentement, avec sa démarche des bons jours, la serviette de toilette sur l'épaule, la trousse de toilette à la main, il se rendait à la douchière comme un villageois ordinaire. Quelle différence avec Mgr Duirat qui ne comprenait pas le baoulé et n'avait jamais connu la vie des villages!

Monseigneur Vital était très préoccupé de l'organisation des communautés. Plusieurs années ont été consacrées au lancement des communautés de base. Pour les communautés villageoises, il a rédigé le statut des communautés chrétiennes, en collaboration avec le père Adrien Jeanne et moi-même. Il y avait au début le proverbe qu'il aimait à redire: *waka bo su i sama kungba n'su, o kpa : l'arbre qui porte du fruit sur une seule branche se casse.* Il faut donc que dans la communauté chacun ait son rôle actif, et qu'on ne laisse pas tout au chef. Et il a organisé la reconnaissance officielle des catéchistes, avec la remise d'un habit et d'une carte. Pour la formation des catéchistes, pour leur insertion dans leurs villages, il avait aussi lancé le centre de Brobo.

Monseigneur Vital était très au courant, et très fier, de sa tradition baoulé-akan. Je m'en suis aperçu surtout au cours des rencontres avec les animateurs de communautés, chefs chrétiens et catéchistes. Après avoir reconnu certains catéchistes, quelque temps plus tard, il a voulu les rencontrer pour voir avec eux les résultats de leur engagement; de même avec les chefs chrétiens, confortés dans leur autorité. En trois endroits, durant deux jours à chaque fois, ce fut merveilleux. Les catéchistes disaient leur joie, leur courage renouvelé. Ils exposaient aussi leurs problèmes. Mgr Vital répondait avec pertinence, mêlant les paroles de l'évangile aux proverbes et autres éléments traditionnels. Il demandait aux catéchistes de faire la même chose : suivre l'évangile en n'oubliant pas l'apport de leur tradition. Il interprétait dans ce sens ce proverbe qu'il aimait : *abon mo wa san, o dun mmua kalé i sua : la guêpe qui va piquer prévient d'abord sa maison.* Effectivement, elle tournoie autour de son nid avant de fondre sur sa victime. Ainsi le sage chrétien, avant de faire face aux problèmes de sa communauté, doit se plonger dans sa tradition villageoise et son Evangile.

A la vérité, j'étais étonné par l'aisance de Mgr Vital, par sa facilité à passer du proverbe à l'évangile et à la vie quotidienne de la communauté chrétienne. Et je me posais parfois la

question, comme les gens de Nazareth : mais d'où lui vient cette sagesse? Quand il sort de temps en temps une expression en grec ou en hébreu, nous savons où il l'a apprise. Mais ces choses de la tradition, où les a-t-il trouvées, lui qui a vécu si longtemps loin du village?

Mgr Vital était un homme heureux au milieu de son peuple. Les jours de fête ou de confirmation, quand il présidait les assemblées, on le sentait heureux, même s'il était parfois un peu raide. Il préparait bien ses cérémonies ou ses réunions. On le sentait à l'aise, alors que seul dans son bureau en face de vous il semblait plutôt sur la défensive. Il aimait rappeler ce proverbe, utilisé souvent aussi par le président Houphoet : *gwlen i fangan yèlè nzüé : la force du capitaine (poisson), c'est la rivière*. Le président Houphoet se trouvait fort au cours de ses tournées à l'intérieur du pays, au milieu des foules. Mgr Vital aussi, et il nous demandait de garder le contact avec notre peuple pour être forts et ne pas céder à la tristesse que peut entraîner l'isolement.

Mgr Vital était un homme ouvert aux idées neuves, même s'il préférerait que d'autres les réalisent. Je ne prendrai qu'un exemple. A l'occasion du jubilé, Mgr Vital nous avait rappelé la prière et les indulgences. J'avais mijoté un projet à la fois plus traditionnel et plus novateur. Le jubilé, autrefois, était l'occasion d'une remise de dettes. Or dans notre Eglise, il y a beaucoup de fidèles qui ont des dettes, car depuis de nombreuses années ils n'ont pas payé le denier du culte : à cause de cela, on leur refuse d'être parrains, certains ont la hantise de mourir subitement loin de chez eux avec un carnet peu présentable, d'autres n'osent même plus communier. Pourquoi ne pas remettre tous les comptes à zéro, faire payer l'année en cours en effaçant tous les arriérés? Le jubilé, c'était aussi la libération des esclaves. Or il y a dans notre Eglise des personnes enchaînées, non libres: ce sont toutes ces femmes qui voudraient recevoir la communion mais ne le peuvent pas parce que depuis des années monsieur refuse de faire son mariage à l'église ou bien a pris une deuxième femme, ce qui rend tout mariage impossible. Libérons ces femmes, elles ne sont pas coupables, laissons-les communier.

J'ai présenté ces idées en réunion de secteur, elles n'ont pas suscité l'enthousiasme, Monseigneur n'a rien dit de précis. Je suis revenu à la charge auprès des prêtres de la cathédrale, ils ont été favorables. Et nous avons remis des comptes à zéro, des femmes affamées ont retrouvé le goût pain du ciel; quant aux indulgences, elles sont restées inutilisées dans les coffres du ciel. Monseigneur a su, il n'a rien dit. Or, dans des cas comme celui-ci, qui ne dit rien consent.

Monseigneur Vital était un homme timide. Il ne partageait pas beaucoup, il se liait peu. Avant lui, il y avait l'équipe Mgr Duirat - père Dhumeau, une équipe très soudée. On ne voyait pas auprès de Mgr Vital une personne qui tienne ce rôle de conseil, de partage, de soutien. Il craignait certaines réunions, certaines questions, certaines personnes : j'étais du nombre.

Par contre, il faisait volontiers confiance. Quand il vous avait donné un travail, c'est qu'il vous pensait capable de le réaliser. Il lisait vos rapports, vous suivait de loin, mais ne descendait pas sur place pour échanger. Quand il y avait un problème entre des personnes, il envoyait quelqu'un pour le régler en son nom, plutôt que d'y aller lui-même. Comme beaucoup d'autres, j'aurais aimé davantage de partage et de proximité. Mais, je raisonne probablement en européen. La sagesse baoulé dit plutôt : *bé tu man taka-nzüé ko man nzüé nu : on ne sort pas le grand canari pour aller à la rivière*. Pour régler les affaires, ce n'est pas le chef qui se déplace, mais ses adjoints. Je persiste à penser que c'est dommage!

Enfin je dirai qu'au fil des années, Mgr Vital a changé, il a été de plus en plus accaparé, sollicité de tous côtés, moins proche des plus petits, moins proche de ses prêtres. Le père Chevrier, fondateur du Prado, ancêtre des prêtres ouvriers, a dit que le prêtre est un homme "mangé". Alors, l'évêque, qui est prêtre en plénitude, est mangé en plénitude: progressivement, Mgr Vital a été complètement mangé.

Mangé par son diocèse : augmentation des activités, des paroisses, des prêtres, des séminaristes, des communautés, des soucis financiers.

Mangé par les "grands". Il y a des gens dans notre Eglise qui ne traitent qu'avec l'évêque et n'ont que peu de considération pour les petits prêtres ordinaires. Ce sont des personnages importants et le moindre de leurs problèmes est important. Vous voulez voir l'évêque. Or, dans la salle d'attente il y a un homme en complet veston et cravate, ou une dame d'une certaine ampleur montée sur talons aiguilles. Inutile d'insister, il vaut mieux venir un autre jour.

Mangé par les hommes politiques. Pendant longtemps, la vie politique ivoirienne était dominée par les Akans, et ils appréciaient certainement la sagesse de Mgr Vital, ils avaient souvent recours à lui et en échange lui donnaient leur amitié tout en lui volant son temps.

Mangé par l'Eglise de Côte d'Ivoire et de l'Afrique de l'Ouest qui lui a donné de plus en plus de responsabilités, l'obligeant à être souvent absent de son diocèse ou de son pays.

Mangé surtout peut-être par la maladie. Cela a commencé au Bénin par un accident de voiture. Des éclats de verre lui ont blessé un oeil. Il a commencé à courir les hôpitaux de Côte d'Ivoire et d'Europe, sans guérison. En même temps, son moral a commencé à être atteint. Nous avons vu son tonus, son dynamisme, baisser progressivement.

Quand la guerre est survenue, la maladie s'est aggravée. Il n'avait plus seulement mal aux yeux, aux pieds ou au ventre.

Il avait mal à son pays, pays de paix devenu pays de guerre, pays de la fraternité devenu pays de la haine, pays d'union devenu pays de division.

Il avait mal à son Eglise, dispersée, appauvrie, parfois pillée, ses prêtres agressés, humiliés.

Il avait mal à sa ville. Obligé de demander la permission pour y entrer. Au lieu d'être reconnu par un jeune qui lui crie un joyeux *Bonne arrivée, Monseigneur!* c'est un gamin qui lève sa Kalach et lui dit sans ménagement : *Vieux père, couper moteur, montrer papier!* Etre obligé de montrer un papier pour entrer dans "sa" ville, celle que Dieu lui a confiée pour en être le Pasteur, ça fait très mal.

C'est tout cela qui a fini par l'achever... Et pourtant, quinze jours avant, nous étions avec lui pour la bénédiction de la chapelle St Joseph à Botro, et il était "bien".

Vital, en terminant, je te dis "tu" comme autrefois, avant que tu sois évêque. Tu es parmi les habitants du ciel et maintenant nous les tutoyons tous, même Dieu.

Et je te dis deux proverbes que tu employais très souvent mais que maintenant tu ne diras plus car ils sont devenus faux.

Kan bé ku yi lè, o kpo man lè : là où le ventre se remplit il ne se vide pas. C'est un proverbe que tu citais très souvent pour demander la route. Les meilleures choses ont une fin. Maintenant c'est faux. Le bonheur dans lequel tu es entré, il n'aura pas de fin, la lumière qui brille sur toi, c'est la lumière sans déclin : plus de tristesses, plus de larmes, rien que du bonheur!

Voici le deuxième proverbe : *Yalèfuè o klô i wa : le pauvre aime son fils.* Pour ceux qui ne connaissent pas, on peut ajouter : *Ba, o si a kè bé kwlé : l'enfant ne sait pas qu'il est aimé.* C'est la réponse que tu faisais souvent aux chrétiens qui venaient te demander un prêtre, une église, une cloche, un peu d'argent. Tu refusais, non par manque d'amour mais par manque de moyens. Maintenant, c'est faux. Tu n'es plus un pauvre : tu es en train de partager l'héritage de Dieu. Tu as retrouvé notre chère Ste Thérèse, les fondateurs de la Côte d'Ivoire moderne, les fondateurs de son Eglise. Tous ensemble, mijotez-nous une vraie sortie de crise, rendez nous notre Côte d'Ivoire, la belle, la vraie, celle que vous avez connue, celle que vous avez aimée; celle que nous avons connue, celle que nous avons aimée. Frères et soeurs, à vous tous, à nous tous, é kwlakwla é yakô!

